

Jan ŠABRŠULA, *La linguistique dans les écrits latins de Comenius*, Ústav pro klasická studia ČSAV, Prague 1992 ; 108 pp.

Le maître pragois J. Šabršula retrace le parcours et analyse la pensée de l'érudit Jan Amos Komenský, en latin Comenius (1592-1670). Né dans une Bohême culturellement brillante depuis l'empereur Charles IV, et liée à tout le progrès européen, cet évêque morave affilié à la secte des Frères de tradition hussite dut émigrer quand la Bohême tomba sous la domination de l'Autriche catholique. Accueilli en Pologne, en Suède, en Transylvanie, aux Pays-Bas, il exposa dans de nombreux ouvrages en tchèque et surtout en latin ses vues théologiques, pédagogiques, philosophiques. L'étude de J. Š. porte essentiellement sur sa pensée linguistique, "sous l'angle non seulement de la philosophie de son époque, mais du point de vue et à travers le prisme de la linguistique moderne" (p. 4). La principale référence est la *Linguarum Methodus Novissima* (1648).

Sans refaire ici l'inventaire de toutes les idées neuves soutenues par Comenius, voici quelques exemples propres à montrer l'intérêt du livre. Parfaitement au courant de tous les travaux relatifs à la comparaison des langues depuis Calepino (pp. 21-25), Comenius refusait la thèse, remontant à saint Jérôme et Isidore de Sicile et cautionnée au XVI^e s. par Guillaume Postel, qui faisait de l'hébreu la langue primitive, mère de toutes les autres (p. 39). Il distinguait à partir des désinences verbales quatre familles de langues "soeurs" : le grec, les langues slaves (croate, tchèque, serbe, polonais, russe, bulgare...), les langues latines (italien, espagnol, français...), les langues germaniques (allemand, danois, anglais...), et d'autres familles comme le hongrois, l'arabe, le turc, les langues américaines (p. 35). Il concevait des universaux phonologiques, que les peuples possèdent en nombre inégal quoiqu'ils aient les mêmes organes articulatoires : *similem habent omnium gentium homines oris, gutturis, palati, linguae, dentium, et narium (organorum scilicet soni edendi) figurationem* (p. 27). Toutes les langues ont les mêmes ordres d'unités d'articulation : *litteras* (phonèmes), *syllabas, voces* (mots), *phrases* (groupes de mots), *sententias* (phrases) (ibid.). Quand il faut distinguer les notions de "phonème" et de "lettre", le mot *character* désigne expressément le "signe d'écriture", phonétique ou idéographique car les caractères chinois ne sont pas ignorés : *"Characteres mentales sunt Chiniensium illae notae, quibus diversarum etiam linguarum homines colloqui loco inter se utuntur"* (p. 29). L'imprimerie (*typographia*) est grandement louée, et la sténographie, récemment inventée en Angleterre, est mentionnée.

La communication se fait par signes (*signa*) qui sont "*gestus, soni, characteres, oritur inde sermo tacitus vocalis et pictus*", "*Brevius : gesticulatio, loquela, scriptura*" (p. 36). Le langage est un phénomène social : "*Deus in mundo non hominem, sed homines esse voluit eoque societatis addidit vinculum, linguam*" (p. 37). Les langues se transforment : "*Latina...degeneravit et ex se Italicam...progeniit*" et c'est la cause de leur multiplicité (restant admis que toutes dérivent par corruption de la langue parfaite, donc antérieure à l'hébreu, donnée par Dieu à Adam) (p. 40).

La vue la plus étonnante pour l'époque, touchant un problème fondamental, est la conception triangulaire du signe (trois siècles avant Ogden) : d'abord les choses (*primum res*), puis les concepts (*tum de rebus cogitationes*), enfin les mots (*tandem cogitationum foras prolatio, quae fit verbis*) (p. 56). "*Res nihil nisi suas leges sequuntur*", "*conceptus nihil praeter suas et rerum leges*", "*sermo autem omnia tria respectare*" (p. 59).

Quelle leçon d'humilité pour les théoriciens modernes ! Quelle découverte aussi, je pense, pour beaucoup d'entre nous plus familiers de Sanctius et Scioppius que du pauvre pasteur traqué dont l'oeuvre a bénéficié fort heureusement en 1989 d'une réédition intégrale, et en 1992 de l'analyse pénétrante et enthousiaste du grand linguiste pragois.

Henri BONNARD

Communications 53. Sémantique cognitive, Paris, Seuil, 1991.

C'est aux États-Unis que s'est d'abord développée la sémantique cognitive. Ce numéro de la revue *Communications* préparé par Claude Vandeloise fait avancer sa diffusion en France. Les neuf articles qui le composent se répartissent en deux parties : les premiers abordent de manière théorique ses fondements et son programme ; les suivants viennent mettre en pratique, sur des questions particulières, les éléments théoriques et démontrent du même coup leur intérêt.

Ces articles se sont voulus volontiers polémiques et marquent véhémentement les points d'opposition entre les différentes théories linguistiques. Selon Douay et Pinto, les divergences de point de vue entre structuralistes et cognitivistes ne datent pas du siècle ; elles puisent une origine antique dans la querelle qui a opposé les anomalistes de l'école stoïcienne aux analogistes aristotéliens d'Alexandrie. Retraçant chacun une histoire « dialectique » des courants linguistiques du XX^e siècle, Dirk Geeraerts puis Claude Vandeloise trouvent des intérêts communs aux cognitivistes et aux philologues historiens du siècle dernier, par delà et en réaction aux approches structuralistes et transformationnelles. En outre, Vandeloise n'hésite pas à poser ces antagonismes scientifiques dans l'ordre de prises de pouvoir institutionnel, tout du moins aux États-Unis. Pourtant, des neuf propositions qu'établit Geeraerts pour caractériser la sémantique cognitive, on peut retrouver la trace dans nombreux travaux qui ont permis à la sémiologie, y compris dans ses applications linguistiques récentes, de corriger les positions tranchées de ses origines. Le point 8, par exemple, affirme l'absence de distinction entre le sémantique et la connaissance encyclopédique. N'est-ce pas là une réflexion qu'un Umberto Eco, lequel ne se réclame pas explicitement du cognitivisme, a mené dès les années soixante-dix¹ ? Quant à la nécessité des données pragmatiques pour l'édification de la signification, Benveniste n'en a-t-il pas dès les années cinquante dégagé la justification théorique et illustré la réalité par l'étude des cas particuliers des pronoms personnels et des déictiques² ? Vandeloise a beau jeu de noter qu'« il existe beaucoup de linguistes cognitivistes qui s'ignorent » (p. 89) : cette ignorance dénote en vérité une configuration des recherches linguistiques actuelles à la fois plus éclatées et plus continues que celle qui est présentée par Geeraerts et par Vandeloise. John Goldsmith et Geoffrey Huck montrent d'ailleurs que les questions laissées problématiques par l'analyse distributionnelle sont précisément celles qu'a repris à son compte la linguistique cognitive.

Une synthèse de la spécificité de la démarche cognitiviste est proposée par Margaret Winters en introduction à son étude sur le subjonctif français. Le principe axiomatique de cette grammaire repose sur l'existence d'une relation étroite entre le fonctionnement mental et la structure de la langue. A savoir que l'être humain est apte à catégoriser ce qui est conceptualisé et que cette

1 Cf. *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani, 1975.

2 Cf. « De la subjectivité dans le langage » (1958) in *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, 1966.

catégorisation n'est pas déterminée par des traits nécessaires mais par des prototypes dont les expressions particulières s'écartent relativement en nombre décroissant. Ceci implique bien sûr qu'on ne peut faire de distinction nette entre sémantique et pragmatique. Aussi, le sens d'un énoncé est-il appréhendé comme un processus intégrateur qui ne peut se réduire au sens des unités qui le composent. Par exemple, « l'expression nominale "la grammaire cognitive" a un sens composé (mais non exclusivement) du sens des unités plus petites "la", "grammaire" et "cognitive". Cependant l'expression entière prend encore un sens additionnel venant s'ajouter à celui qui résulte de ses composants » (p. 157). En ce qui concerne l'étude particulière du subjonctif français, l'emploi prototypique autour duquel se distribue le sens de chacune des occurrences est la notion de doute. Réparti en sous-schéma autour du prototype, le schéma abstrait de la subjectivité permet d'englober les différentes extensions sémantiques rencontrées. Le réseau ainsi élaboré est par conséquent déterminé par une diversité conventionnalisée qu'exemplifie chaque subjonctif singulier.

L'analyse de Ron Langacker sur la différence sémantique des noms et des verbes en langue anglaise illustre remarquablement les mérites de la grammaire cognitive. Cette étude, qui déploie un appareil conceptuel et terminologique trop important pour qu'on puisse en donner une description synthétique, envisage les aspects fondamentaux des noms et des verbes, mais aussi des adverbes, des prépositions, des adjectifs, distingue les noms comptables des noms de masse (ex. des pierres vs du sable), temps perfectifs et imperfectifs, verbes infinitifs et substantivisations verbales. Selon l'auteur, chaque unité lexicale est sous-tendue à la fois par un domaine référentiel et, à l'intérieur de ce domaine et d'une façon qui correspond à sa nature morphologique, par un profil qui rend compte de la portion saillante de ce qui est désigné. Par exemple, si le nom « groupe » est sémantiquement différent de l'adverbe « ensemble », bien que leur domaine soit identique, c'est que le profil du premier rend saillant les entités conceptualisées dans leur aspect de collection organisée tandis que le profil du second met en avant les interconnexions qui permettent l'organisation de ces entités. La différence sémantique entre un verbe et une préposition apparentée, par exemple, entre « longer » et « le long de », se conçoit quant à elle par l'intégration dans la conceptualisation d'une dimension temporelle : « le long de » exprime une relation de successivité atemporelle que l'on enregistre globalement, alors que « longer » exprime un processus dynamique. Pour cette même raison, les formes verbales aux modes impersonnels (infinitifs et participes) se rapprochent davantage, au niveau sémantique, du nom ou de l'adjectif que des autres formes verbales. L'avantage d'une telle analyse est évident : elle donne des définitions notionnelles, et non plus seulement grammaticales, aux différentes catégories perçues et assimilées par les locuteurs comme fondements de la distribution lexicale et permet dès lors de renforcer l'adhérence de la théorie linguistique aux processus généraux de l'apprentissage et de la conceptualisation.

Clifford Hill explore de son côté les ressources linguistiques de l'orientation spatiale. Pour ne retenir que l'aspect le plus fondamental de son exposé, ce qui est mis en avant par la sémantique cognitive, ce sont les paramètres qui déterminent l'usage des notions telles que « devant », « derrière », « à gauche », « à droite », etc. Une étude comparée entre une langue africaine, le hausa, et l'anglais montre que le champ perceptuel pourra être orienté par le locuteur soit en « face à face » soit « en tandem ». Dans le premier cas, tous les objets se positionnent par rapport au sujet comme dans un reflet ; dans le second cas, le sujet se projette dans l'objet par rapport auquel les autres objets vont être orientés. Selon le type de champ perceptuel, statique ou dynamique, ainsi que selon la visibilité des objets,

le locuteur emploiera l'orientation « face à face » ou « en tandem ». Imaginez une voiture A parkée devant une voiture B. Remplacez la voiture B par un camion. La voiture sera alors derrière ce camion pour une personne à qui on la lui signalerait sans qu'elle-même puisse la distinguer. C'est-à-dire que le caractère orienté des voitures (elles ont un avant et un arrière) fait en principe préférer l'orientation en tandem ; mais que l'invisibilité du véhicule évoqué peut être déterminante pour une orientation face à face. Cette étude démontre en somme que la prise en compte des données contextuelles, nécessaires à l'élaboration des sens des unités lexicales exprimant l'orientation, est compatible avec le caractère général de la description sémantique. De fait, la pragmatique n'est pas la science du particulier mais celle des modèles auxquels ce particulier se jauge et se comprend.

Avec Anne-Marie Diller, ce sont les métaphores se rapportant à l'activité verbale et mentale qui sont soumises à l'analyse. « Idées mal digérées », « parole aigre-douce », « flatterie mielleuse » : bon nombre d'entre elles renvoient à l'isotopie alimentaire. L'isotopie de la vision est également fertile : « vue de l'esprit », « politique à courte vue », « une erreur qui saute aux yeux », « un esprit borné », etc. Loin d'être arbitraire, cette double isotopie sert en fait à étayer la métaphore du conduit, qui, selon Diller, organise notre conceptualisation de l'activité verbale et mentale.

L'ouvrage se clôture sur un article de Fauconnier approfondissant une typologie des « espaces mentaux », à peu près équivalents aux « domaines » que nous avons mentionnés chez Langacker, mais dont la technicité terminologique est trop imposante pour être abordée sans avoir pris connaissance des travaux antérieurs de l'auteur.

Renonçant à bâtir une description autonome du langage, la linguistique cognitive a permis de résoudre certains points jusque là restés problématiques en sémantique. Plus largement, elle reconsidère les liens du langage avec les processus cognitifs de l'homme et avec son appréhension du monde. Dans cette relation du langage à la cognition générale, ce sont des régularités, et non des valeurs absolues, qui se mettent en place. S'instaure de ce fait, progressivement, une nouvelle conception de la recherche en sciences humaines.

Sémir BADIR

Claude MULLER, *La Négation en français. Syntaxe, sémantique et éléments de comparaison avec les autres langues romanes*, Genève, Droz, 1991, 471 p.

Claude Muller est assurément un des meilleurs connaisseurs des problèmes de négation linguistique. Auteur d'une Thèse (inédite) sur la négation et les quantificateurs élaborée dans une perspective générativiste, il a consacré de nombreuses études aux relations des opérateurs négatifs avec la quantification (*Langages*, 48), avec le *de* partitif (*Linguisticae Investigationes*, 1), avec les comparatives (*Ibid.*, 7), à quoi s'ajoutent des études sur la "négation explétive dans les constructions complétives" (*Langue fr.*, 39), l'"association négative" (*Ibid.*, 62), la préfixation verbale en *dé-* (*Trav. Ling. Philol.*, 28). Le présent ouvrage est une version remaniée et condensée d'une Thèse de doctorat d'État soutenue en 1987.

On peut dire sans hésiter que c'est une véritable somme que propose Claude Muller. Tous les aspects de la négation s'y trouvent abordés. La première partie est consacrée à des "généralités" sur la négation : place de la négation dans la grammaire ; rôle dans les opérations d'énonciation ; esquisse d'une typologie des